

11 nov. 1918 - 11 nov. 1944 - La fête nationale de l'Armistice, la fête nationale de la libération. Deux dates. Deux joies - Deux douleurs.

La France, toute la France, se sent aujourd'hui pénétrée d'un grave sentiment de reconnaissance envers ces morts, qui l'ont conservée grande et qui l'ont faite libre.

Tous ceux de la Marne et de Verdun, ceux de la Somme et de Champagne, ceux de la ligne Maginot et de Dunkerque, ceux qui ont crié et souffert dans les camps de France et d'Allemagne, ceux qui sont morts dans les geôles de la Gestapo, au milieu des tortures ressuscitées du M.A. ceux qui ont péri par le fer et par le feu, ceux qui ont été pendus, ceux qui ont eu les mains écrasées ou la chair perçue par les tortionnaires, ils sont tous là, environnés de leur auréole du martyre, ombres vivantes, même si aucune plaque, aucune inscription, aucune tombe ne marque le lieu où ils reposent dans leur dernier sommeil.

Dans ce cimetière, en face de ce monument commémoratif, je viens apporter aux morts des deux guerres le respectueux hommage de l'enfance.

Toutes ces jeunes vies qui montent vers la lumière s'inclinent aujourd'hui dans un élan de piété et de reconnaissance, sur toutes ces vies qui se sont éteintes.

Car nos enfants, dans leur puérile grandeur, sont plus près des morts qu'on ne le croit d'ordinaire - Les mystères de cet "étroit passage" les hantent plus que nous. Plus accessibles que les grands à l'héroïsme, plus sensibles, moins matériels, ils entrent de plain pied dans le rêve majestueux de la mort. Ils tressaillent aux accents des poètes qui ont chanté la gloire des humains sacrifiés dans les grandes batailles et qui, comme Charles Péguy, se sont couchés dessus le sol à la face de Dieu.

La première notion qu'ils ont de l'immortalité, ils l'ont apprise chez ceux qui ont chanté, comme le poète provençal la survivance de l'héroïsme dans la mémoire des vivants :

« Vives, mourants eron,
Morts, immourants soum. »

Ce contact entre les morts et les enfants est salutaire. Il ne faut point, par une sensiblerie maladroite, écarter l'enfant de la pensée de la mort. Surtout quand la mort est génératrice de vie, comme c'est le cas de ceux qui ont donné leur existence à la Patrie.

Quel plus noble exemple en effet peut-on présenter à l'enfant, admirateur fervent des plus hauts sacrifices, que celui de l'homme qui, ayant tout abandonné pour la France, lui offre enfin cette chose après laquelle on ne peut plus rien offrir : sa vie.

Il faut parfois se pencher sur l'enfant et lui dire : Regarde ton pays natal. Entre l'étang et les collines, il vit dans une simple paix, sous un ciel éclatant, près d'une mer immense. La tranquillité de ton existence, la richesse de ton terroir tu les dois à ces soldats qui dorment, en réalité ou en symbole, leur dernier sommeil dans ce champ du repos.

Porte tes yeux plus loin : en remontant le cours de l'histoire, sur cette même colline, où la ville de Metz honore aujourd'hui la mémoire de ses enfants, tes ancêtres, il y a 2200 ans, pour défendre cette même terre que tu foules insoucieusement aux pieds, ont lutté contre l'armée d'Annibal et ont mêlé la cendre de leurs corps à l'argile de ton jardin.

tourne sur toi-même ; Partout, ce sont des dizaines, des centaines de cimetières, depuis l'infime tumulus de Bellevue jusqu'à l'immense nécropole des Feuilles. Là se sont endormis, dans la suite des siècles, les soldats "qui sont morts pour 4 coins de terre" Ceux qui furent brûlés et martyrisés par les Arabes, avant que Charles Martel ne vint pacifier ton pays - Ceux qui opposèrent leurs poitrines presque nues aux piques et aux boulets de Charles Quint - Ceux qui défendirent, lors de la Grande Révolution, la liberté à peine conquise.

Mais c'est surtout ici que tu dois porter tes regards. Sur la pierre de ce monument, tu reconnaitras des noms familiers, des noms qui retentissent à tes oreilles dans la rue ou à l'école, des noms que portèrent des morts et que portent encore des vivants. Tu y retrouveras peut-être ton propre nom, parce que ton grand-père, ou ton père, ou ton parent a laissé, dans la boue de la Somme ou la craie de Champagne, son pauvre corps brisé par les obus de 1914 ou les bombes de 1940.

Tu peux pleurer, certes, tu dois pleurer même. Mais la seule douleur est négative : sur elle on ne construit rien de grand.

Sois fier, tu en as le droit. Un peu de leur gloire a rejoint sur toi car, selon le mot d'un philosophe dont on te parlera peut-être un jour, "la vie sans la mort ne serait que boue épaisse".

En aplanissant ta route, les Morts te l'ont révélé. Sois-la : elle est droite. Elle doit être longue. Sois patient comme eux, et tenace, et bon. - Conserve pieusement en ton cœur leur souvenir, car le

souvenir c'est aussi l'espérance. Le passé est trop lié à l'avenir pour qu'on puisse l'en dissocier. Tu es jeune, mais ils ne seront jamais vieux. C'est pourquoi, forcément, tu leur ressembles.

Quelle que soit ta destinée, il ne faut pas que, par ta faute, ils aient démerité en toi. Le courage, tu l'auras. Regarde à tes pieds, c'est ta terre, la terre qu'ils t'ont laissée, libérée de tes ennemis, en 1918 comme en 1944. Regarde devant toi : c'est le monument qui perpétue leur mémoire. Regarde plus haut : au-dessus d'eux, c'est la France.

M. Rouanet.

Directeur : Ecoles de Garçons
à Metz.